

Robert FERRAS

Deux espaces proches et différents sont détaillés à travers deux grandes expositions que prolongent des catalogues de grande qualité; à la fois ouvrages d'art maniables (au détriment des formats de reproduction, comme toujours) et ouvrages de référence. Le premier avec une introduction de Jean Favier, le second coordonné par Montserrat Galera i Monegal. Ils rejoignent, de format carré ou à l'italienne, les *Cartes et figures de la terre* (Centre Pompidou, 1980).

L'espace français

Espace français, vision et aménagement, XVI^e-XIX^e siècles, Exposition, Archives nationales (Ministère de la Culture, Documentation Française), 1987-1988, Hôtel de Rohan, Paris, 192 p.

Les archives («mémoire des structures administratives dont se dotent les sociétés humaines») combinent description —rédigée— et représentation —figurée—, à l'intention, aussi, des géographes concernés par l'aménagement. Huit textes introductifs sont rédigés par des spécialistes dont les lecteurs de *Mappemonde* connaissent la signature, 270 titres et bien plus de documents dont certains reproduits, sont complétés par une bibliographie, et un tableau de conversion: la brasse varie entre 1,62 et 2 mètres, alors que le pied est de 0,22 ou de 0,40 cm, selon qu'il est de Malines ou de Hambourg.

La carte n'a pas fini de révéler ses richesses, des premières *mappes* signalées (les plans parcellaires de la Savoie du début du XVIII^e siècle) aux schémas métropolitains, OREAM, SDAU, productions des DRE et rapport Guichard, peut-être aussi riches, certainement moins attirants. Entre les deux, une évolution et des choix, servis par une illustration de grande qualité. La permanence d'un enjeu aussi que montrent les vues figuratives (Briarres sur Essonne, 1497) des villages, fermes, monastères, moulins, sources de contestation. Sous la scénographie, décor qui soutiendra longtemps la perspective, pointe l'auxiliaire de la justice; la représentation montre le pouvoir car la carte fait valoir des droits et appuie les procès. Le peintre, le parchemin, l'aquarelle, le dessin panoramique, dans leurs techniques et leurs rendus, sont le fait d'une époque proto-cartographique, si riche, peu à peu maîtrisée par le géographe du roi, l'arpenteur royal, le géomètre et l'ingénieur qui cadrent fiefs et «autres lieux, levés géométriquement».

Se suivent, dans leur grande variété, villes des frontières et places fortes, retranchements, sièges, plans de bataille. Le cadastre, remède à l'arbitraire des répartitions de l'impôt, donne les 50 plans de la Châtellenie de Bergerac (1783) et les masses de culture. Les départements empruntent à la carte et à l'annuaire statistique, et leurs «récapitulations» proposent un des innombrables découpages de la France en régions (9, en 1794); ils sont aussi l'occasion de litiges et de belles déclarations d'intention, quand le moindre bourg se veut capitale et rayonne au centre d'un beau «modèle». Les exercices de relevés topographiques des Ecoles d'artillerie sont plus qu'exercices d'école quand il s'agit de Phalsbourg (1723), après Vauban, avant *Le Tour de France par deux enfants*; toujours la frontière en Lorraine, Flandre et Alpes, et pour les «évêchés de la mer au Rhin». L'Atlas Trudaine (1747-76) souligne la capillarité routière, les isolats, les pôles urbains et itinéraires de rechange. En 1760 la montée du Bas-Languedoc sur le Larzac pose déjà le problème du passage muletier du Pas-de-l'Escalette, futur axe Massif Central-Méditerranée. On suit sur la carte pluies et grêle de l'orage du 13 juillet 1788. Les flux peuplent les atlas de la fin du XIX^e siècle, à travers la carte à la fois «figurative et approximative du mouvement», mouvement des canaux, des fleuves, du rail, de la route et des produits.

Les dernières cartes d'Ancien Régime montrent que le pinceau n'a pas totalement laissé place à l'épure de l'arpenteur, les maisons conservent encore fenêtres et toits rouges. «La carte utopique à effet de trompe-l'œil» des élèves des Ponts et Chaussées est un exercice de style d'une grande modernité: paysages imaginaires et débridés encadrés d'angelots. On passe de l'image du relief à «la méthode nouvelle», qui se veut rigoureuse, proposée par M. du Carla (1782); le XIX^e siècle sera celui du levé et du nivelé systématiques. Manuscrit unique puis produit proposé à une large clientèle, dès 1482 (à Florence) puis 1525 (grâce à Oronce Finé), la carte propose «la France divulguée». Des enjeux spatiaux (la possession), à la stratégie (militaire), on comptabilise, on confronte. Rien n'a changé depuis le cadastre d'Orange, au moins dans les intentions. Ce qui a changé dans les représentations, ce catalogue le montre, et fort bien.

L'espace catalan

Cartografia de Catalunya, segles XVII-XVIII, Exposition, Institut Cartogràfic de Catalunya (Generalitat de Catalunya), 1986, Col·legi d'Arquitects, Barcelona, 165 p.

Depuis un congrès de «Geografia Colonial y Mercantil» tenu en 1913, les expositions périodiques de cartographie sont restées une tradition à Barcelone, jusqu'à celle de l'IMCOS (International Map Collector's Society) dont rend compte ce catalogue. La présentation a été systématisée en deux volets, sous forme de fiches avec références, titre, auteur, année, provenance, dimension et «notes» précieuses, en regard de la reproduction. On compte 66 cartes —sur 67 connues— du Principat depuis 1603, date de la première carte imprimée sur ce territoire (du Néerlandais Vrints, dans l'édition du *Theatrum Orbis Terrarum* d'Ortelius). Le thème est ancien, dans la lignée de la représentation d'un territoire, «diferenciado del resto del Estado español», et étalé sur deux siècles.

Deux siècles d'abondance et de qualité, car la Catalogne est un passage entre France et Espagne, souvent pour des armées (Guerre des Segadors, 1640-1652, de Succession d'Espagne, 1700), mais qui ont leurs ingénieurs. C'est le propre de ces espaces-frontière, «Marca Hispánica», «Limes Hispánicus» ou encore «Provincia Gotholoniae» dont l'origine est précisée par une notice: «tiene este nombre de los Godos y de los Alanos, de los quales dos nombres compusieron uno, llamándola Gothalanía.» Quelle vérité et quel mensonge, de part et d'autre des Pyrénées? On regrettera que les plans de villes, proposés par Borsano (1687), ou Nolin (1703) ou encore en 1703 et 1726, n'aient pas fait l'objet d'un traitement spécial, à un autre format.

La présentation chronologique permet d'enregistrer des évolutions, qui ne sont pas de «progrès», de redondances ou de filiations, mais de représentations, y compris dans le choix de la position du nord, selon d'où l'on dessine. Les routes de poste de Perpignan à Barcelone par La Junquera et Gérone laissent la côte (plus tard Costa Brava) à l'écart. Chaque année apporte ses nouveautés, et surtout ses choix. Il y va d'abord de la frontière, avant et après 1659, quand la Paix des Pyrénées ampute la Catalogne de sa partie nord, laquelle deviendra à quelque chose près les Pyrénées-Orientales. Au-delà du Pas de Salses, sur une ligne Narbonne, Alet, Foix, c'est la France, que dominent des Pyrénées peu marquées, alors que Têt et Noguera peuvent être réunies par le Sègre, apporter leurs eaux à l'Ebre, et déterminer ainsi une île (1643). L'Andorre est inscrite, mais matérialisée assez tard; il faudra quelques années pour que la frontière gagne sa place, pour distinguer Principauté (Catalogne) et Comté (Roussillon), comme en 1677 grâce à Du Val, «avecque les Anciennes et les Nouvelles Bornes des Royaumes»... et «les Passages des Pyrénées». Vallespir, Conflent, Capcir, Cerdagne, Roussillon ne seront au complet qu'en 1688. En 1690 une carte italienne parle de Cerdagna francesa, distingue Catalogna nuova et Catalogna vecchia. La terminologie émerge peu à peu.

En 1686, Sant Jordi caracole encore sur fond de Catalogne: une carte simplifiée, où les Pyrénées prennent l'allure des icônes représentant les monastères des Météores. Par rapport à nos normes, cela irait à l'encontre d'un quelconque «progrès» cartographique; mais, replacés dans l'idéologie du temps, ces choix sont fondamentaux. Ainsi, la carte des frères Valck laisse en blanc Valence, Aragon et Languedoc, et présente en un seul bloc l'ensemble catalan; ici, même si la frontière est à sa place, donc la vérité historique respectée, la couleur montre d'abord la Catalogne. La lecture des notices, quand elle est possible, renseigne sur «un des plus beaux Gouvernements du Royaume», qui donne des produits variés et tous énumérés; on sait aussi que «l'air de cette province est sain et le terroir montagneux». Et Nicolas de Fer de conclure (à la suite de quelle commande?): «Les Catalans son Laborieux Braves et spirituels aymant l'Indépendance et souffrant avec peine la Domination de leurs voisins». Autant de raisons de cartographier la Catalogne. Les cartes de 1770 et 1786 rappellent même par leur nomenclature les plus vieux portulans, bouclant ainsi la boucle des cartes catalanes.